

L'effet bénéfique de la prière

Pierre Manseau

Number 82, Fall 1999

Scènes de la vie gaie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Manseau, P. (1999). L'effet bénéfique de la prière. *Moebius*, (82), 81–91.

PIERRE MANSEAU

L'effet bénéfique de la prière

À Mozart Schmidt et Raphaël Pascale

On prie Dieu, les saints et les morts. Je prie mon ex, une idée saugrenue qui m'est passée par la tête pendant la messe l'autre jour. Il a fallu que je me force pour y aller. Ces temps-ci, j'ai de la difficulté à me remuer. Mon amour vient de me quitter et j'ai mal.

J'aime assister à la messe en semaine. Les samedis et dimanches, c'est trop long et cela finit par m'ennuyer. J'attends la communion. C'est d'abord pour cette raison que je viens. L'Eucharistie est un symbole, bien sûr; le Christ ne réside pas seulement dans le pain. Mais le concept de communion m'apparaît comme l'un des plus inspirés de ce monde. C'est ce degré d'union que je cherche à atteindre avec un homme. Qu'on ne m'en veuille pas de mêler le divin avec l'humain. Pour moi, le chemin vers l'autre est le chemin vers Dieu, peut-être aussi vice-versa, et il m'arrive de parer mes amants d'auréoles et de sublime, de les adorer comme paraît-il on ne doit adorer que Dieu. Tant qu'on ne meurt pas, il faut bien vivre sur la terre. Et j'ai cette soif de Dieu qui ne me quitte pas.

Comment pourrait-il en être autrement? Il est le Tout-Puissant, celui qui nous prend dans ses bras. J'ai absolument besoin d'être pris, surtout en ce moment. Je ne raconterai pas la relation qui vient de s'éteindre; c'est trop récent et cela noircirait trop de pages. Un fleuve. Disons seulement que ç'a été une de ces histoires qui finissent mal comme on en voit au cinéma, qui nous font entrevoir le paradis puis qui nous laissent en plein désert. Cela ne cause pas de remous au box-office, mais dans le cœur... Un scénario usé: un

bisexuel qui est venu se faire dorloter par une tapette puis qui est retourné vivre avec une femme. Je me sens trompé, rejeté.

L'horaire des messes a été modifié trois fois depuis que j'habite la paroisse. Dehors, sur un gros panneau de bois, on lit que les offices ont lieu du lundi au vendredi, à 9 h et à 16 h. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un par jour, en alternance, et celui du matin est à 8 h 30. Je préfère l'après-midi, car le prêtre officie dans le chœur de la partie centrale et on a toute la place qu'on veut pour s'asseoir. La nef est très grande, avec deux rangées de bas-côtés; cela devait être une paroisse importante. L'architecture manque de simplicité à mon goût, il y a trop de colonnes et de fioritures, de niches et de statues de saints, tandis que les vitraux sont plutôt ordinaires, de larges carreaux bleu et or. Mais j'aime les effets du soleil au travers, l'odeur d'encens et le silence. C'est bon de se choisir un banc à l'écart et de fermer les yeux. Oublier le monde extérieur, se recueillir...

Sans doute est-ce différent pour chacun. Le recueillement, la méditation, l'introspection... Moi, je laisse entrer le bon Dieu. Je suis un peu fou. Je ne crains pas de l'avouer car je sais que nous le sommes tous à l'exception de ceux qui le sont tout à fait. J'ai mes sottises croyances, mon imagination me joue des tours, mes peurs m'entraînent dans des jeux compliqués... Je ne parle pas à Dieu uniquement paupières closes dans un temple; je lui parle tout au long de mes journées. Il est mon compagnon de solitude, mon protecteur, ma vigilance. Quand je l'intègre à mes réflexions, il ne me laisse pas d'autre choix que d'être le plus honnête et le plus objectif possible. Cela comporte des avantages, mais cela m'empêche de dramatiser et de pleurer.

Quand on se retrouve à l'église, lui et moi, c'est différent. La religion entre en ligne de compte, l'enseignement que j'ai reçu, la morale, Jésus... Parfois, je deviens tout chose et il me vient des visions. Avant de rencontrer Jean, je me souviens que j'ouvrais les yeux, je regardais le crucifix et je me voyais en train d'enlever les clous et de prendre le Seigneur dans mes

bras. Son pagne devenait une cape et je l'enveloppais dedans pour qu'il n'ait pas froid et pour éponger ses plaies. Aujourd'hui, c'est moi qui suis blessé.

À part les visions, il y a les ravissements. Comment les décrire? Ils arrivent sans prévenir. J'ai la chair de poule de la tête aux pieds mais c'est tout chaud et tout doux. Mon corps s'engourdit, je ne sens plus vraiment le siège, mes vêtements, la température ambiante. Je ne crois pas que cela se compare à la sensation d'apesanteur et ce n'est pas une impression d'immatérialité non plus. Peut-être un enfant somnolant dans les bras de sa mère se sent-il aussi en sécurité. Mais c'est la présence de Dieu qui se manifeste. Pas seulement à l'intérieur de moi; en toutes choses, dans les parcelles de l'air, et je ne me distingue plus du reste. Je ne vois rien mais tout se pare d'une grande beauté. Je suis heureux.

Puis, il y a les petits miracles. Des niaiseries. Le matin, le curé dit la messe dans la chapelle. C'est exigü, sans apparat, tristounet. Si on arrive le moins en retard, il faut s'asseoir sur le premier banc ou sur celui qu'on a rajouté en retrait contre un mur. Ni l'un ni l'autre ne possèdent d'agenouilloir. À la consécration, pendant que l'officiant bénit le pain et le vin, j'ai coutume d'offrir ma semaine au Très-Haut, mon travail, mes misères et mes joies, ma vie entière et tout mon être. Ce n'est pas un gros don; nous lui appartenons de toute façon. J'ignore pourquoi, à un moment donné, il y environ deux ans, une partie de moi, une petite voix s'est mise à dire merci aussi. Mais sans agenouilloir, sans le dossier d'un banc avant pour appuyer mes mains jointes, cela ne fonctionne pas.

Une fois, il restait une place à côté d'une vieille dame. On a beau se dire qu'il ne faut pas attacher d'importance à des futilités, le moindre signe de rejet fait un pincement au cœur. Ma voisine a préféré déménager sur le premier banc plutôt que d'être assise avec moi. C'est vrai que la paroisse est puritaine et que je porte une boucle d'oreille. J'ai dit que je suis un peu fou; je suis également folle. On venait de se lever pour accueillir le curé quand un beau grand Noir est venu

se planter à côté de moi. Un Haïtien. La peau lisse et les fesses rondes. Les pectoraux gonflés sous la chemise. Légèrement dodu comme je les aime. Les bancs sont larges, vingt centimètres au moins nous séparaient; ce n'était pas l'aveugle qui voit ni l'athée qui croit mais la chaleur de son corps solide se répandait jusque sur moi et j'ai retrouvé la joie.

C'est aussi un matin que l'idée m'est venue de prier mon ex. Je n'ai jamais lu la Bible et je ne m'y connais pas en liturgie. Quand la messe commence, on se lève et on demande pardon pour nos fautes. On s'assoit ensuite, un fidèle monte dans le chœur et fait une lecture. Je ne jurerais pas qu'il s'agit toujours d'un extrait d'épître paulinienne ou des apôtres mais je crois que oui et que cela se termine par des psaumes. Je ne peux pas dire que saint Paul m'inspire. Il me paraît intransigeant, il parle des plaisirs de la chair comme d'un péché et, si je ne me trompe, il s'en prend au peuple hébreu. S'il savait que j'ai déjà eu un amant juif! En comparaison, les paroles du Seigneur sont comme une source fraîche, un rayon de lumière, une fenêtre qui s'ouvre.

Mon curé a des cheveux blancs comme la neige et des yeux bleus comme un lac. Il est humble et on le devine imprégné d'une spiritualité profonde. Avant d'expliquer la Parole, il nous laisse apprécier le silence. Puis il parle et sa voix rassure. Des Écritures, il ne retient que les aspects charitables et libérateurs. Il comprend que nous sommes tous pécheurs.

Je suis arrivé pendant l'épître et j'ai dû m'asseoir sur le banc contre le mur, à côté d'un vieux Vietnamien du quartier que j'appelle Hô Chi Minh parce qu'il a une barbiche pareille à celle du poète révolutionnaire. Pas de recueillement ce matin-là, pas de vision, pas de ravissement, pas de miracle. J'avais la tête ailleurs, je pensais à Jean, à mon malheur. Je retiens que, après l'Évangile, le prêtre a parlé de l'accueil. Quelque chose comme:

«Quand on est dans la force de l'âge, on mène nos luttes, on a nos conquêtes à faire. Mais à la fin de notre vie, on voit bien que ce qui importe, c'est l'amour, accueillir les autres dans notre cœur. Le reste...»

Il avait raison, je le pressentais, mais justement j'étais dans un état de conflit intérieur et je me voyais obligé de mener ma lutte pour ne pas trop souffrir, partir à la chasse à l'amour encore une fois dans le but de refaire ma vie. Je me suis imaginé dans un bar après quelques bières, seul et braillard, incapable d'établir un contact.

L'homélie terminée, il faut se lever, réciter quelques formules qui me reviennent sur le moment mais que j'oublie aussitôt après. Peut-être ne fais-je en fait que répéter ce que disent les autres fidèles une fraction de seconde en retard. D'une manière ou d'une autre, j'ai marmonné tout de travers. À l'offertoire, Hô Chi Minh, qui est très pieux, s'est agenouillé sur la vieille moquette noircie. Je me suis assis; j'ai voulu offrir ma peine et dire merci mais j'étais en révolte, occupé à me poser des questions.

«Pourquoi, mon Dieu? Tu sais pourtant que j'ai aimé Jean plus que tout au monde et que moi-même. Je n'ai pas triché ni fait semblant. Je l'aime encore. Je ne suis même pas sûr de pouvoir vivre sans lui. Si on n'a personne à qui donner, personne avec qui partager sa vie, elle n'en vaut pas la peine. Le cœur vide, le cœur sec, je ne veux pas. Pourquoi me l'as-tu enlevé? Pourquoi, au lieu de moi dans ses bras, c'est cette femme-là?... Pourquoi ne m'as-tu pas tué, Jean? Ça m'aurait fait moins mal.»

Debout encore et d'autres prières, le Notre Père, l'Agnus Dei en se frappant la poitrine avec le poing puis, juste avant la communion:

— Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri.

Celle-là, je la sais par cœur et je ne l'oublie jamais. L'Eucharistie a beau n'être qu'un symbole, l'hostie n'est qu'un morceau de pain mais je ressens chaque fois quelque chose au fond de moi quand je reviens vers mon banc. Pour cette sensation de recevoir Jésus dans ma bouche et tout le long du tube digestif jusque dans mon ventre, je n'hésiterais pas à communier en état de péché. Si je pouvais recevoir Jean de cette façon-là... Parfois, quand nous étions ensemble, je lui disais que

j'aimerais qu'on me greffe à lui comme un siamois pour ne jamais le quitter. Sentir sa peau d'homme toujours, lui donner des baisers partout, me serrer fort contre lui.

Je ne craignais pas de franchir les dernières limites avec lui. Au contraire. À moi l'orgueilleux, il a fait comprendre que les armes isolent. L'inaccessible étoile de Brel que je me trouvais sublime de chercher ne m'intéressait plus; Jean était mon havre, j'étais arrivé à destination, prêt à l'accompagner. Cela ne dérangeait pas ma conscience de défier la Loi. En vérité, elle se désagrégeait devant nous deux pour nous laisser pénétrer dans la possibilité de connaître le Royaume ici-bas. La voix de mon amour au téléphone me procurait une érection; ses manières, son odeur stimulaient ma libido; je vivais en état d'érotisme constant. Mon homme était mon Messie et il me conduisait.

Assis sur mon banc à côté de Hô Chi Minh, je me suis soudain rappelé que Jean m'avait aimé aussi et que, bien qu'il m'ait fait du mal souvent, ce n'était pas voulu. J'ai mis du temps à comprendre cela et j'ignore combien de mésententes et de discussions nous avons eues. Il n'y a pas de relation de couple sans affrontements comme il n'y a pas de ciel sans nuages, mais la nôtre était particulièrement difficile et compliquée. La bisexualité n'aidait pas. J'avais toujours peur d'être plaqué là et cela me rendait insécure et soupçonneux.

Mais là, dans la chapelle trop petite, les soupçons se sont volatilisés. Quand j'ai dit que m'était venue l'idée saugrenue de prier mon ex, le mot idée n'est pas exact. Cela s'est produit. J'ai su que Jean me voulait du bien. Les yeux fermés, j'ai levé la tête et j'ai regardé son beau visage.

— Mon Jean, viens m'aider. Je n'en peux plus. Tu te souviens, quand t'étais là, lorsque j'étais à bout et que je m'emportais, lorsque je n'arrivais pas à réparer un objet brisé ou à prendre une décision, toujours tu savais m'apaiser, régler mon problème. T'étais mon pilier, mon solide...

Je pleurais. J'ai baissé la tête pour qu'on ne voie pas mes larmes. La suite de ma prière ne s'est pas

exprimée avec des mots. C'était lui, sa présence, toute sa stature qui se trouvait là et m'assurait de son soutien. Je l'entendais presque, je sentais presque ses bras s'arrondir autour de moi. Surtout, pendant ce court moment, j'ai cru.

Cela non plus n'est pas facile à expliquer. Une sensation de certitude plus forte encore que celle que nous offrent nos yeux devant un décor, plus grande que l'indéniable réalité. Mais la nature humaine est inconstante et les milliers d'ingrédients du temps qui passe reviennent nous ravir.

— Allez en paix.

— Nous rendons grâce à Dieu.

Notre petit groupe a quitté la chapelle en silence, moi parmi les premiers car il n'y a presque plus que des vieux qui fréquentent l'église et je marche plus vite. Certains se signent et s'agenouillent un instant devant l'autel de la nef principale, autour duquel fleurissent chaque jour de grands bouquets dans des vases.

Il faisait beau dehors. Je ne sais pas ce qui se passe avec Mère Nature cet automne mais le temps reste doux bien que décembre frappe à nos portes et le soleil réussit chaque jour à percer les nuages. Depuis que je suis tout petit, je crois que l'un des plus beaux spectacles qu'il me soit donné d'admirer est justement le ciel à la sortie de la messe, quand on est encore sur le parvis et que les dames remettent leurs gants. Les messieurs aussi. Quelques phrases échangées sur le temps qu'il fait ou sur une bévue du curé, quelques cigarettes allumées. Il en ressort une sensation à la fois de naïveté paroissiale et de bonheur chrétien, cette impression merveilleuse que la terre tourne dans la bienveillance divine.

Je ne me souviens pas au juste à quoi j'ai occupé ma journée ensuite mais sans doute ai-je été un bon garçon. C'est un peu mon truc lorsque j'ai le cœur chagrin. Je fais mes petites choses de maison, les commissions, je me raccroche au train-train pour ne pas penser; le soir venu, je retire au moins la satisfaction du travail accompli. Si ma mémoire est bonne, j'ai mis de l'ordre dans mes disquettes. Je venais de passer

trois mois à remanier mon roman et j'ai tendance à multiplier les copies. À chacun des livres que j'ai écrits, il m'est arrivé de faire une gaffe à l'ordinateur et de perdre un chapitre complet. Je ne m'embarquerai pas dans les comparaisons mais c'est presque aussi déchirant que de perdre celui qu'on aime.

Il fallait d'ailleurs que j'aille chez l'éditeur. J'avais lu deux manuscrits quelques semaines plus tôt pour eux et un petit chèque m'attendait. Je l'attendais. Je suis pauvre. Au moment de partir, le téléphone a sonné. C'était Sam, un de mes ex, le Juif que j'ai mentionné plus haut. Il était libre pour l'après-midi et m'invitait à prendre un café sur Saint-Laurent.

J'ai marché pour me rendre à la maison d'édition. Le grand air m'aide à combattre la dépression. Je peux franchir de bonnes distances, explorer des quartiers pendant que mes pensées voyagent. Parfois, je m'arrête soudain et je regarde le ciel, un arbre, une petite fleur toute seule et un afflux de reconnaissance me transporte. Même sous la pluie, il m'arrive d'être heureux de vivre. C'est quand mon cœur est sombre que je veux mourir. Et ce jour-là, sur la piste qui longe la voie ferrée de la Petite-Patrie, même si le vent était bon et le soleil au rendez-vous, je n'étais pas sûr de vouloir continuer ma route. Si le bon Dieu venait me chercher, la douleur s'en irait. Je pourrais dormir comme un enfant, la tête sur un nuage d'ouate et l'aile d'un ange pour m'abriter...

J'ai le cœur si lourd, même en ce moment où j'écris. Jean!...

Mon chèque en main, j'ai rejoint Sam et après le café, comme il avait apporté un joint de mari, nous sommes allés le fumer dans une rue en retrait du boulevard. La noirceur venait et le vent s'intensifiait. La nuit serait froide. Nous avons parlé de ce qui m'arrivait, les amis ne sont pas là pour rien et je suis particulièrement choyé sur ce point. Mais on ne peut demander aux autres de souffrir à notre place.

Au coin de Sherbrooke, à l'arrêt d'autobus, nous allions nous séparer, rentrer chacun chez soi. Nous étions stones, j'avais le goût de m'étourdir encore, noyer ma peine. Ne pas me retrouver seul. J'ai proposé à mon

compagnon d'aller prendre une bière dans une taverne en bas de la côte.

— Je ne sais pas si elle existe encore.

Nous avons partagé un pichet puis un deuxième dans le Village gai. L'alcool m'a détendu; à Berri-UQÀM, serrant la main de Sam, je me sentais presque euphorique. Le métro n'arrivait pas. J'ai d'abord résisté à l'envie de retourner vers le Village pour tenter ma chance dans les cruising bars. Puis j'ai senti l'appel de ma queue, son besoin de vivre, mon besoin de me sentir aimé, désiré. En même temps, l'éventualité de me désespérer au fond d'une bouteille et de rentrer bredouille, l'idée d'en vouloir encore au bon Dieu parce que je n'ai pas eu ma ration... J'en ai assez de m'accrocher à l'Être suprême pour compenser mon manque d'initiative, assez de me fâcher contre lui, assez de cette relation que je fabrique avec mes émotions et mon imagination, mon «humainerie»! Je joue un jeu, je fausse les cartes, j'ai peur qu'il n'existe pas et de croire en lui en vain, d'être un enfant sans père. Comment pourrais-je m'en tirer seul? Je ne suis rien sans lui.

Jean est apparu. Comme le matin dans l'église, il se tenait près de moi sur le quai. Cela m'a calmé tout de suite et je me suis mis à avoir chaud. Pas la chaleur de la station, une chaleur intérieure. Plus exactement dans ma verge. L'image d'un club s'est présentée à moi. Il y faisait bon comme dans la nef principale; la pénombre était douce et les hommes étaient vêtus de sombre mais ils riaient et leurs yeux s'allumaient, leurs dents brillaient. Dans les bocks, la bière étincelait. Mon cœur aussi était chaud maintenant et il se gonflait d'espoir. Jean voulait mon bonheur, je n'avais plus à m'inquiéter, il m'exaucerait.

Des piliers au bar, des accros devant les vidéo-pokers, des obsédés rivés à l'écran de porno, pas plus d'une douzaine de types qui ne riaient pas. C'était l'heure creuse, entre huit et neuf, l'heure où il ne se passe rien. Dans la salle basse à l'arrière, là où les gars se tripotent, ils étaient trois à se jauger sans rien entreprendre. Les humains sont compliqués. Une queue est une queue et le cul est le cul. Mais on se paie le

luxe d'avoir un code de sélection même dans un recoin sordide, on se permet d'admettre ou de bannir son semblable dans ce qu'il a de plus universel: le désir charnel. Pourtant, rien ne rend l'homme plus désirable à mes yeux que l'expression de ce désir. Ses œillades lubriques, ses lèvres mouillées, l'impression que je n'aurai qu'à l'effleurer pour qu'il explose. Une bombe.

J'étais cette bombe. Un des trois jaugeurs m'a fait signe de le suivre dehors dans la ruelle. Un froid vif, des étoiles comme des cristaux de givre, des branches d'arbres au grand vent. Ma peau était brûlante. Peut-être mon partenaire était-il en manque comme moi, car il faisait preuve d'une ardeur peu commune pour me dévêtir, m'étreindre et me dévorer. Entre chaque baiser, il ne cessait de murmurer des paroles d'affamé:

«Je te veux tout pour moi. Tu me fais bander. Je vas te manger partout. Il restera plus rien de toi. T'as pas de poils, t'es comme un petit gars. Je vas te vider le bat comme on te l'a jamais vidé.»

Il m'empoignait les fesses et mordait mon cou, me serrait si fort que je ne pouvais que m'abandonner à son emprise. Les yeux fermés, je voyais nos corps blafards et tremblants dans la nuit tandis qu'il enfournait mon sexe dans sa bouche, le retirait pour crier «je t'aime.»

D'habitude, ces rencontres ne se prolongent pas au-delà de l'orgasme. On remonte ses culottes et on ne dit même pas au revoir. Chacun sa route, anonyme et repu. Mais Victor a suggéré de retourner à l'intérieur terminer notre bière.

— J'attends un ami qui arrive de Québec. Je tue le temps.

Nous avons causé. Encore un peu palpitant, je n'écoutais pas tout. Il est organiste et va jouer je ne sais où à Noël. Je l'observais. Ni beau ni laid mais il me plaît. Sa voix est chaude et ses manières sont simples. Sous les draps, il doit être plus relax que dans la ruelle. Affectueux. Il a dit qu'il voulait me revoir et je lui donné mon numéro...

Le temps aide à panser les plaies. Je souffre moins. Dehors, il a neigé et tout est blanc. Cela sent les Fêtes.

Les gens ont enguirlandé les balcons et les arbres de lampes multicolores. À l'église du Village, on a installé la crèche au pied d'un sapin du côté gauche du chœur. Les bancs sont presque tous occupés, cela me rappelle quand j'étais enfant. Les hétéros sont en majorité mais il y a quand même beaucoup d'homosexuels et c'est singulier de les voir parés de leurs plus beaux atours. Des lesbiennes habillées comme des bûcherons, des gais tout en cuir ou presque indécents. Des grandes s'envoient la main d'un bout à l'autre d'une rangée. Cela chuchote un peu, mais règle générale on est silencieux, prêts à se recueillir.

Je lève la tête vers le jubé. Appuyé contre la balustrade, Victor m'a repéré. Il me sourit, puis il va prendre sa place à l'orgue. Il entonne le Gloria.